

Mémoires de Louis Antoine de Bougainville : deux visites au Détroit de Magellan (1765, 1766) [Bougainville 1772, pp. 23-32 ]

[Premier Voyage]

Je me hâtai de débarquer les habitants nouveaux et les provisions de toute espèce destinées à la colonie, de faire de l'eau et du lest, et après un voyage par terre que j'entrepris pour reconnaître le détroit qui sépare les deux grandes Malouines, je mis à la voile le 2 février, pour aller chercher dans le détroit de Magellan une cargaison de bois assortis. Le 16, étant à la vue du Cap des Vierges, nous aperçûmes trois navires; et le lendemain, entrant avec eux dans le détroit, nous fûmes assurés qu'ils étaient anglais. C'étaient ceux du commodore Byron, qui, après être venus reconnaître les îles Malouines, le long desquelles ils avaient été vus par nos pêcheurs, prenaient la route du détroit de Magellan pour entrer dans la Mer du Sud. Nous les suivîmes jusqu'au Port-Famine, où ils relâchèrent, et au mouillage que nous fîmes ensemble sous le Cap Grégoire, un des navires anglais s'étant échoué en louvoyant pour gagner ce mouillage, je me fis un devoir de lui envoyer avec la plus grande diligence deux bateaux, avec les secours d'usage en pareil cas.

Le 21, je m'amarrai dans une petite baie à laquelle les matelots ont, depuis, donné mon nom, et dès le lendemain nous nous occupâmes à couper des bois de différents échantillons, à équarrir les plus grosses pièces, à tracer dans la forêt différents chemins pour les conduire sur le bord de la mer, à en faire l'embarquement et l'arrimage. Nous levâmes aussi et mîmes à bord, avec toutes les précautions que nous pûmes imaginer, plus de dix mille plants d'arbres de différents âges. Il était bien intéressant de tenter des plantations sur nos îles. Ces travaux divers nous occupèrent vingt jours, et je puis dire qu'à l'exception des dimanches, consacrés au repos, il n'y eut pas un instant perdu ni une personne oisive. Le temps nous avait favorisés, car, contre l'ordinaire de ces parages, il fut très-beau. Le 15 mars au soir j'appareillai de la baie, je sortis du détroit le 24, et le 29 je mouillai dans le port des Malouines, où je fus reçu avec de grands transports de joie, ayant ouvert une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. A mon départ des Malouines, le 27 avril suivant, elle se trouvait composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant un état-major payé par le roi.

## [Deuxième Voyage]

Vers la fin de l'année 1765, nous envoyâmes de Saint-Malo l'Aigle aux îles Malouines, et le roi y joignit l'Étoile, une de ses flûtes. Cette dernière, partie de Rochefort, arriva dans la colonie le 15 février 1766, et l'Aigle y entra le 23 du même mois. Ces deux bâtiments, après avoir débarqué les vivres, les effets divers et les nouveaux habitants, mirent à la voile ensemble le 24 avril, pour aller dans le détroit de Magellan chercher du bois pour la colonie. C'était entreprendre ce voyage dans la plus mauvaise saison; aussi fut-il très-pénible. Les commandants des deux vaisseaux n'auraient pu, sans prolonger les risques et les difficultés, gagner la baie dans laquelle j'avais fait ma cargaison l'année précédente. Aussi mouillèrent-ils dans la Baie-Famine, où ils trouvèrent en abondance de quoi s'assortir de bois, des divers échantillons nécessaires à nos besoins. L'Étoile fut chargée la première, et rentra aux îles le 15 juin. L'Aigle est restée la dernière et chargée de pièces plus considérables, y fut de retour le 27 du même mois.

Cette expédition au détroit fut remarquable par deux événements d'une nature différente; savoir: un combat avec les sauvages qui en habitent la partie boisée, et une alliance contractée avec les Patagons, qui en occupent la contrée orientale.

## [Baie-Famine : Combat]

Quelque temps après que l'Étoile fut partie de la Baie-Famine, des sauvages de la même nation que ceux que j'avais vus et auxquels j'avais fait des présents l'année précédente, se montrèrent aux endroits où l'Aigle continuait de faire du bois. Nos gens les reconnurent, et on leur fit de nouveaux présents. Ils vécurent plusieurs jours dans la meilleure intelligence, allant à bord du navire, soit dans leurs canots, soit dans les nôtres, sans aucune crainte réciproque. Le mauvais temps ayant obligé quelques-uns de nos ouvriers, au nombre de sept, de rester à terre, ils y passèrent la nuit auprès du feu dans une cabane construite à la hâte, et la passaient avec sécurité, lorsqu'ils entendirent du bruit et virent tout à coup paraître trois sauvages à l'entrée de la cabane. Ils ne purent se servir des armes à feu; l'attaque fut trop brusque. Ils se défendirent avec des haches et des sabres. De vingt-cinq sauvages ou environ qu'ils étaient, trois furent tués et le reste mis en fuite; deux de nos gens furent dangereusement blessés. Depuis cette acte d'hostilité, les sauvages ne

reparurent plus.

[Cap Grégoire : Rencontre — Rôle de Saint-Simon]

Cette aventure, désagréable en elle-même, n'était pas importante pour les suites; la nation qui habite la partie boisée du détroit étant peu nombreuse, faible, et n'ayant aucune communication avec les Patagons, les seuls habitants de ces contrées dont l'union avec nous fût intéressante, par rapport aux objets d'échange que nous en pouvions tirer. Aussi M. Denys de Saint-Simon, capitaine d'infanterie, né au Canada et ayant passé une partie de sa vie avec les sauvages de ce vaste pays, avait-il été embarqué sur l'Étoile et chargé de jeter les premiers fondements de l'alliance avec ce peuple, le voisin le plus proche des îles Malouines.

En conséquence, lorsque M. de la Giraudais, commandant de l'Étoile, eut fini son bois à la Baie-Famine, il s'occupa de l'exécution de ce projet avant de quitter le détroit de Magellan. Pour cet effet, il mouilla sous le cap Grégoire, aux environs duquel les Patagons étaient campés. M. de Saint-Simon se transporta à terre avec la chaloupe et le canot. Les Patagons se trouvèrent au débarquement au nombre de vingt, tous à cheval. Ils témoignèrent beaucoup de joie et chantèrent à leur mode; il fallut les accompagner à leur feu. Il en parut alors environ cent cinquante qui vinrent réunir aux autres; ce grand nombre n'effraya pas nos gens, parce qu'il y avait dans la bande beaucoup de femmes et d'enfants. M. de Saint-Simon jugea que, pour contenter cette multitude, il fallait envoyer la chaloupe au vaisseau chercher une plus grande quantité de présents que celle qu'il avait apportée; et par précaution, il fit demander à M. de la Giraudais un renfort d'hommes armés. La chaloupe tardant à revenir, il envoya le canot pour en accélérer l'expédition; et dans l'impossibilité d'abandonner la négociation par l'intérêt que semblaient y prendre les sauvages, M. de Saint-Simon resta à terre avec les Français armés, au nombre de dix. Cependant des cavaliers de tout âge descendaient rapidement les côtes et venaient grossir la troupe, dont le nombre augmenta jusqu'à huit cents ou environ. Le position alors parut réellement critique; le jour tombait, nulles nouvelles du bord (un coup de vent, plus sensible au large qu'à terre, ayant retenu chaloupe et canot), notre peloton de Français, entourés par les sauvages et prisonniers au milieu d'une multitude d'hommes bien montés, bien armés, et qui paraissaient observer entre eux une espèce de discipline, fit vainement

tous ses efforts pour donner à entendre qu'il désirait avoir son feu particulier et remettre les affaires au lendemain; jamais les Patagons, soit amitié, soit défiance, n'y voulurent consentir. Il fallut se résoudre à passer la nuit avec une douzaine d'entr'eux, les autres s'étant retirés à leur camp.

[Cap Grégoire : Tensions]

Cette nuit, passée sans fermer l'oeil et sans vivres sur le bord de la mer, parut bien longue aux Français. Mais quel fut leur embarras, quand le jour naissant leur montra que le navire avait chassé de près d'une lieue et demi par la violence du vent, qui soufflait toujours en tempête! C'était encore une journée au moins à passer avec ces Patagons, qui revinrent en famille comme la veille. Toutefois, ils laissèrent une espèce de liberté à nos gens, dont il y en eut que la faim contraignit à aller chercher des moules sur le rivage. Les sauvages, qui s'en aperçurent, leur apportèrent quelques morceaux de chair de vigogne à moitié crus, mais qui furent trouvés excellents. A l'approche de la nuit, les chefs parurent exiger qu'on les suivît à leur camp; sur le refus constant qui en fut fait, ils donnèrent ordre à la multitude de se retirer, et cent hommes restèrent pour en garder onze.

Les Français tinrent conseil, se conformant aux avis de M. de Saint-Simon, habitué aux moeurs de pareilles nations. Il ne leur cacha point qu'étant sans défense, le moindre mouvement mal interprété pouvait leur être funeste, et qu'il fallait montrer du sang-froid et de la tranquillité. On se rangea donc auprès de ce détachement de sauvages pour y passer une seconde nuit. On ne dort point; un des chefs, qui paraissait être le protecteur des Français et qui avait déjà reçu des pipes et du tabac, fit les frais de la conversation et les cérémonies de l'hospitalité; la pipe passa de bouche en bouche, on chanta, sans envie de la part des nôtres, et on mangea de la moëlle de guanacos, qui paraît être un de leurs mets favoris.

Un instant pensa tout brouiller, par la mauvaise humeur d'un chef dont la physionomie était sinistre, et qui prit à partie le chef notre protecteur. Il parlait avec le ton de la fureur, l'écume sortait de sa bouche, et ses gestes indiquaient qu'il récitait des combats malheureux que ses compatriotes avaient eus contre des hommes porteurs d'armes à feu. Les pleurs que fit couler son récit confirmèrent cette interprétation. M. de

Saint-Simon parla aux siens et disposa tout pour résister tant bien que mal, en cas d'affaire, sans donner par ces dispositions d'ombrage aux Patagons, auxquels il tâcha de faire entendre, affectant un air déterminé, qu'il était surpris de leurs disputes et de leurs larmes, que ceux qu'il avait amenés avec lui étaient les amis de leur nation et plus disposés à les obliger qu'à leur faire injure, qu'ils les regardaient comme des frères et venaient contracter alliance avec eux. Le style de cette, harangue par gestes aurait pu ne pas produire tout son effet, si le jour n'avait enfin rétabli le calme et dissipé les inquiétudes réciproques.

[Cap Grégoire : Détente]

Le temps était devenu plus serein; on vit revenir le canot avec les présents si longtemps attendus. On les remit entre les mains des chefs; il eût été impossible de les distribuer par familles, à cause du grand nombre. Les hommes qui s'étaient retirés la veille s'étant rapprochés avec leurs femmes et leurs enfants, formèrent un monde de cavaliers autour des Français et les traitèrent avec toutes les démonstrations de l'amitié. Ce fut dans ce moment intéressant que M. de Saint-Simon contracta l'alliance avec eux en leur présentant le pavillon du roi, qu'ils acceptèrent avec des cris de joie et des chansons. On leur fit entendre qu'au bout d'un an on viendrait les revoir. Ils offrirent à M. de Saint-Simon des chevaux qu'il ne put accepter, la chaloupe de l'Étoile s'étant perdue dans le coup de vent des jours précédents, et on se sépara avec les témoignages de la meilleure intelligence.

Il parut attesté par le rapport uniforme des Français, qui n'eurent que trop le temps de faire leurs observations sur ce peuple célèbre, qu'il est en général de la stature la plus haute et de la complexion la plus robuste qui soient connues parmi les hommes. Aucun n'avait au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, plusieurs avaient six pieds. Leurs femmes sont presque blanches et d'une figure assez agréable. Quelques-uns de nos gens, qui ont hasardé d'aller jusqu'à leur camp, y virent des vieillards qui portaient encore sur leur visage l'apparence de la vigueur et de la santé. Parmi les chefs, une partie était armée de sabres fort grands, proportionnés à leur taille; plusieurs avaient de larges couteaux en forme de poignards, d'autres des massues d'une pierre semblable au granit et pendue à une tresse de cuir qui paraît être de cheval.